

QUI ETRE ?

FORMES BALZACIENNES DU SOUCI DE SOI

Pour commencer, il me faut d'abord expliquer mon titre, parce qu'il y a écart entre ce titre et le titre retenu pour ce séminaire, sans véritable discussion, il est vrai. Il m'a semblé que la notion foucauldienne d'« écriture de soi¹ », qui a ses grands mérites, puisqu'elle invite à prendre les choses sous l'angle textuel, ce qui fait qu'il ne convient pas de la remettre en question, gagnait dans le cas de Balzac à être complétée, quitte à compliquer notre espace théorique de réflexion, par le recours à cette autre notion foucauldienne, le « souci de soi ».

Selon la logique de ma propre réflexion, il m'a semblé, en tout cas, qu'un excursus préliminaire du côté de ce qu'une telle notion ouvre de perspectives, du côté aussi de ce qu'elle permet de comparaisons entre divers modèles, disons, d'*attention à soi*, était nécessaire comme préalable à une enquête sur les formes de l'écriture de soi chez Balzac. Soit donc chez un écrivain, qui se caractérise, entre autres, par son recours défectif aux formes canoniques de l'écriture de soi : l'autobiographie et le journal.

Le « souci de soi », c'est là une notion que Foucault a développée dans un livre qui arbore ce titre², livre qui fait partie de sa fresque en quatre volumes sur l'histoire de la sexualité, qui porte, comme on sait, sur les pratiques et les représentations sexuelles à travers les âges, mais aussi, nécessairement, sur leurs retentissements plus généraux sur les identités personnelles, les « herméneutiques du sujet », comme il dit ; cela au I^{er} et au II^e siècles de notre ère, pour ce qui concerne ce troisième volume de la somme, intitulé *Le Souci de soi*, et avec, pour grands corpus de référence, les lettres de Sénèque, les *Entretiens* d'Épictète et les pensées de Marc-Aurèle. La notion de « souci de soi », traduction de la formule latine *cura sui*, à l'inverse de la notion d'écriture de soi, qui fait passer l'axe de la réflexion par le plan textuel, insiste, elle, de manière plus globale, en prenant les choses sous l'angle de l'expérience, sur les pratiques d'attention à soi, de prise en compte de soi, mais aussi de soin de soi, y compris au sens hygiénique voire médical, comme y invite à le faire le sens latin du mot *cura*.

Considérées sous l'angle du souci de soi, ces pratiques ne sont pas d'emblée et nécessairement liées à la pratique scripturale (même si c'est bien le cas dans les lettres de Sénèque tout comme dans ce que Foucault appelle les *hupomnēmata*), puisqu'elles peuvent prendre aussi la forme de la réflexion silencieuse et de la pure méditation, ou encore du dialogue oral entre maître et disciple³, double anticipé du dialogue silencieux entre l'analyste et l'analysant dans la cure psychanalytique. Ainsi désignées et cadrées, elles supposent une attention globale à soi, sous tous les angles, personnels mais aussi familiaux et sociaux, psychologiques mais aussi physiologiques, âme, esprit et corps étant pris en compte, avec l'idée que cette attention doit être une tension vers soi, volontaire et systématique ; que du point de vue de son inscription dans le temps, elle doit être l'affaire de toute une vie ; que, du point de vue de son style, elle doit s'inscrire dans le double registre de la *cura*, qui lie soin et souci, avec pour le pratiquant du souci de soi (on ne peut dire l'égotiste, ni l'analysant...), une sorte d'obligation morale rituelle, qui consiste à mettre au centre de son souci de chaque jour son activité autoréflexive et autocontemplative ; enfin, idée essentielle, que cette inquisition sur soi n'est pas seulement égoïste, mais vaut comme recherche éthique exemplaire. Ce qui conduit à définir le souci de soi tel que pratiqué par les philosophes gréco-

1. Michel Foucault, « L'écriture de soi », *Corps écrit*, n° 5, « L'Autoportrait », février 1983, p. 3-23, repris dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 415-430.

2. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. III. Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.

3. Mais Foucault remarque qu'Épictète lui-même, « qui n'a donné qu'un enseignement oral, insiste à plusieurs reprises sur l'écriture comme exercice personnel », « L'écriture de soi », *loc. cit.*, p. 417.

romains de l'époque – sous une forme peu personnelle, bien différente de celle qu'Athanase ou saint Augustin pratiqueront à l'âge suivant dans le cadre de la pensée chrétienne¹ –, non comme une activité narcissique, égotiste, aut centrée, de contemplation objective et passive de soi, à la Amiel, mais comme le moyen de réaliser, *pour soi* mais aussi *en soi* et donc *pour les autres*, un idéal philosophique, un idéal éthique en particulier, qui s'attache à formuler *a priori* les réquisits de la « vie bonne », et ne cesse ensuite de vérifier, soucieusement, s'ils sont remplis.

On dira, non sans raisons, que ce cadrage, à la fois épistémique, éthique mais aussi esthétique, puisqu'il engage ce que Foucault désigne parfois comme une « esthétique de l'existence », est bien lourd, bien exigeant, d'une armature conceptuelle trop contraignante, et construit selon des modèles tout à fait anachroniques, pour être appliqué tel quel à ce praticien de soi d'une tout autre époque, inconstant, voire même fuyant, défectif en tout cas quant aux genres autobiographiques canoniques pratiqués de son temps, que nous apparaît Balzac.

Et cela non seulement quand on le compare à Sénèque, mais, plus près de lui, à ses contemporains analystes de soi, mais aussi écrivains de soi, déclarés et fidèles quant à eux : autant ceux qui, tels Chateaubriand, Constant, Sand, Quinet, Berlioz, finiront par écrire des autobiographies, que les intimistes au jour le jour, qui, dans le registre du journal intime semblent bien plus concernés que lui par le souci de soi : Constant de nouveau, mais aussi le Barbey des *Memoranda*, Eugénie de Guérin, mais surtout de manière encore plus exemplaire, Henri Beyle, qui avant d'écrire les *Souvenirs d'égotisme* (1821) et la *Vie de Henry Brulard* (1832-1835), a lancé un journal intime dès l'orée du siècle (1801²) qui annonce un programme systématique d'attention à soi exigeante et minutieuse, dont les attendus philosophiques sont visibles.

Point de telle vectorisation systématique, à la fois de l'expérience vitale, de l'activité réflexive et de l'écriture, chez Balzac. Le souci de soi, chez lui, pour autant qu'on puisse maintenir ce cadre conceptuel, n'est pas à l'évidence la ligne unique, ni de son activité mentale ni de ses réalisations scripturales. Son moi ne semble pas être son grand souci : ni souci premier, ni souci unique, ni souci primordial. Point chez lui de doublage systématique de l'activité de réflexion philosophique par laquelle il entre, vers 1818, dans la vie de l'esprit – tout comme l'a fait une quinzaine d'années avant lui Henri Beyle –, par cette attention systématique à soi que, quant à lui, le futur Stendhal pratique, pendant ses années de formation, en parallèle et de manière tout aussi intense, dans son journal et sa correspondance.

Par ailleurs, si on cherche à savoir quelle est ce qu'on pourrait appeler la « culture autobiographique » de Balzac, sa connaissance *de* et sa familiarité *avec* les grands textes canoniques du genre : Sénèque, saint Augustin, Montaigne, Rousseau, Constant, Maine de Biran, Chateaubriand (ne serait-ce d'ailleurs que Rousseau et Chateaubriand, que Stendhal et Sand ont en vue, eux, quand ils commencent à écrire sur eux-mêmes), la cueillette là aussi est maigre. Le seul présent est Rousseau, le Rousseau des *Confessions* certes, mais non en tant qu'autobiographe, mais d'abord en tant que personne, à qui le jeune Balzac se compare, dans une formule d'une lettre à Mme de Berny qui laisse entendre une complicité avec Jean-Jacques homme et caractère plus qu'avec Rousseau autobiographe, peut-être d'ailleurs surtout pour bien se faire voir de Mme de Berny³.

1. « La *Vita Antonii* d'Athanase présente la notation écrite des actions et des pensées comme un élément indispensable de la vie ascétique », affirme Michel Foucault, qui fait de lui le tout premier écrivain de soi influencé déjà par le modèle chrétien, « L'écriture de soi », *ibid.*, p. 415.

2. « J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour. Je ne sais si j'aurais la force de remplir ce projet, déjà commencé à Paris », *Journal*, 18 avril 1801, *Œuvres intimes*, éd. V. del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 3.

3. « Jamais je ne peindrai mieux mon caractère qu'il n'a été dépeint par un grand homme. Relisez les *Confessions*, et vs m'y trouvez tout au long. Je ne vous dis pas cela par amour-propre, mais parce que cela est la vérité pure », lettre à Mme de Berny, fin mars (?) 1822, *Correspondance*, éd. R. Pierrot, Paris Garnier, 1960-1969 [désormais *Corr.*], t. I, p. 153.

Et quand le Rousseau des *Confessions* fait retour, dans la préface du *Lys* (1836), on y voit Balzac se plaindre, tout comme l'a fait plus indirectement Chateaubriand dès l'incipit de la préface des *Mémoires de ma vie*¹, du traitement que Rousseau autobiographe y a infligé à Mme de Warens, implicitement comparé, mais de manière codée, au traitement bien plus digne que Balzac réserve dans son roman à son homologue dans sa propre vie, Mme de Berny². Mais rien sur le projet de Rousseau, ni sur ses divers systèmes autobiographiques, des cartes à jouer aux *Confessions* puis aux *Rêveries*, en passant par *Rousseau juge de Jean-Jacques*.

On pourrait ainsi continuer à égrener les raisons qui éloignent Balzac du cadre conceptuel posé par Foucault, au moyen de la formule que j'ai reprise ici pour emblème.

Et pourtant...

S'il m'a semblé qu'un tel cadre méritait malgré tout de lui être appliqué, quitte à beaucoup l'adapter, c'est que, dès qu'on s'abstient de chercher chez lui autobiographie et journal, mais qu'on regarde du côté des formes qu'il pratique véritablement, des commentaires dont il les assortit, et des réflexions et expériences tacites ou explicites qui les vectorisent, la cueillette, cette fois, ne manque ni de consistance ni d'intérêt. Le souci de soi chez Balzac est bien présent, si on accepte de le considérer dans ses formes propres, le mot *forme* ici, ayant deux sens : le sens général, attrape-tout, et le sens textuel.

Si on prend d'abord les choses sous l'angle textuel, et si l'on considère les genres que de fait il pratique, remarquons que s'il ne pratique pas l'autobiographie, ni n'écrit de mémoires, il pratique du moins, sinon le journal, du moins avec Mme Hanska la lettre-journal, dont il donne aussi des exemples dans ses romans (*Wann-Chlore*, *Albert Savarus*). Et il pratique aussi quelques autres genres qui fleurissent alors, liés qu'ils sont à la mode romantique qui incite, tant le processus généralisé d'*individuation* en cours depuis la Révolution française est fort, à diversifier les formes de l'écriture de soi.

Ainsi, le récit de soi à la Sterne, que pratique Nodier dans *Moi-même* au tout début du siècle (1799-1800), se retrouve dans *Une heure de ma vie* (1821), récit inachevé, décousu à dessein qui, lui aussi, commence, tout comme le fait Nodier, par un chapitre intitulé de manière provocatrice : « Moi³ ».

La *Théorie du conte*, mi-théorie, mi-narration excentrique, s'inscrit pour une part dans le même registre, à la fin de 1832, avec, dans les deux cas, insistance sur la pluralité kaléidoscopique des moi du scripteur.

Le genre du voyage sentimental à la Sterne aussi, plus ou moins fantaisiste ou imaginaire que Sand pratique dans le *Voyage aux Pyrénées* (1825) puis dans le *Voyage en Auvergne* (1827), Balzac le pratique à son tour en 1832 dans son *Voyage à Java, fait selon la méthode enseignée par Ch. Nodier en son Histoire du roi de bohème...*

Quant au genre du roman dit alors intime, personnel, à la première personne, psychologique, etc. (*René*, *Oberman*, *Adolphe*, *Volupté*, *Lélia*, *La Confession d'un enfant du siècle*), on verra plus tard à quel point – et à quel moment de son itinéraire – il compte beaucoup pour le Balzac qui, en complément de son projet d'*Études sociales*, semble avoir caressé longtemps un projet d'ensemble d'« études du cœur humain », faisant pendant à ses études de mœurs. Avec cette faiblesse, il est vrai, pour un tel projet, qu'il ne figure pas en tant que tel dans l'architecture finale de *La Comédie*

1. « Je me suis souvent dit : “Je n'écrirai point les mémoires de ma vie : je ne veux point imiter ces hommes qui, conduits par la vanité et le plaisir qu'on trouve naturellement à parler de soi, révèlent au monde des secrets inutiles, des faiblesses qui ne sont pas les leurs et compromettent la paix des familles” », *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Garnier, 1989, t. I, p. 7.

2. « L'auteur, qui admire l'écrivain dans les *Confessions*, a horreur de l'homme. Comment ce Jean-Jacques, si fier de ses sentiments, a-t-il osé libeller la condamnation de madame de Warens, quand il savait si bien plaider pour lui-même ? Entassez toutes les couronnes de la terre sur sa tête, les anges maudiront éternellement ce rhéteur qui put immoler sur le triste autel de la Renommée, une femme en qui s'étaient trouvés pour lui le cœur d'une mère et l'âme d'une maîtresse, le bienfait sous la grâce du premier amour », *CH*, t. IX, p. 916.

3. Charles Nodier, *Moi-même*, texte établi, présenté et annoté par Daniel Sangsue, Paris, José Corti, 1985.

humaine, et qu'il n'est donc pas porté par sa dynamique, les œuvres les plus intimes étant absorbées, au risque de perdre leur spécificité, par les *Études philosophiques*.

Mais en revanche Balzac donne souvent libre cours à l'expression de soi dans ses préfaces, tout comme, de manière encore bien plus systématique, dans sa correspondance, sur laquelle va porter aujourd'hui l'essentiel de mon exposé.

Si l'on prend maintenant les choses sous l'angle général, et si on considère non plus les textes, mais la trajectoire à la fois intellectuelle et existentielle globale qui les porte, qui leur donne sens, qui en oriente le parcours multiple, désordonné en apparence, il est manifeste que Balzac a une ligne, une ligne de vie s'entend, et fait plus que de s'en soucier. Le souci de soi chez lui se manifeste en particulier dans l'attention qu'il met, dès sa prime jeunesse, à formuler des projets de réalisation de soi, à chercher des programmes de vie, quitte à en changer souvent, malgré ses promesses de fidélité à soi.

Point certes chez lui d'autonomisation du souci de soi dans les formes textuelles canoniques, adéquates mais captives. Mais une constante attention à soi, une constante préoccupation de soi, une tension vers soi, vers la connaissance de soi, l'étude de soi, comme le dit une formule d'une lettre à la duchesse d'Abrantès en 1825 : « Je m'étudie moi-même », dont je ne donne pas pour l'instant la suite, parce que j'aurai à y revenir en temps et lieu. Mais aussi, tout autant que pour l'*étude de soi*, Balzac manifeste souvent un plus grand intérêt encore de sa part pour la découverte, l'élaboration, l'*invention de soi*, la sienne propre d'abord puis celle de ses doubles romanesques, si souvent concernés par la structure du roman de formation. Tout autant que comme un analyste de soi, Balzac apparaît ainsi comme un praticien de soi, qui a une vision pragmatique, opérative, mi-réflexive, mi-active, de l'identité personnelle et du devenir soi, comme j'ai essayé de le manifester ne serait-ce que dans le titre d'un livre concernant un sujet connexe, son devenir écrivain : *Devenir Balzac : l'invention de l'écrivain par lui-même*.

Mais de manière plus générale, c'est non seulement en tant que simple observateur passif de soi, et de la diversité de ses moi potentiels, mais aussi en tant que soucieux de s'inventer, de se pourvoir d'une identité en règle, à titre de personnage auctorial mais aussi de personne, de personne à « la découverte de soi¹ », de personne à l'identité constamment sur le métier, que le souci de soi chez Balzac se manifeste, en particulier dans sa propre période de formation. « Qui être ? », plutôt que « qui suis-je ? » ou « qui ai-je été ? », soit donc les questions favorites du diariste, d'une part, de l'autobiographe, de l'autre : celles de Stendhal par exemple, qui, quant à lui, a joué sur les deux tableaux, et de surcroît sur celui de ces *autographies adressées au jour le jour* que permet la correspondance. *Qui être ?* telle est en effet la question vitale, telle est la dynamique existentielle, à la fois réflexive et active, qui me semble orienter le parcours de Balzac, tel que cela se manifeste bien clairement dans ses années de formation au sens large, depuis ses lettres de 1819 à ses sœurs jusqu'à ses premiers romans du début des années 30, hantés par le modèle du « roman intime » tel que Sainte-Beuve le définit en 1831, « empreint(s) du moi » comme dit Balzac lui-même², ou orientés par un tropisme personnel plus ou moins avoué, aux manifestations diverses.

Qui être ? C'est dire aussi que, chez lui, l'identité personnelle est question et recherche, plus que solution ; plus que souci, patient et régulier, elle est quête – énergique, impétueuse, portée par une force vitale interrogative, mais aussi nécessairement ponctuée par des épisodes de doute, de *blue devils*, ou encore de fatigue physique extrême, avec l'impression alors que le moi se vide, et que, comme le dit Balzac dans *Une heure de ma vie*, « l'âme est en jachère³ ». Son style à lui de souci de soi, c'est d'abord une attention tournée vers les possibles personnels à venir, vers les

1. Voir Georges Gusdorf, *La Découverte de soi*, Paris, PUF, 1948.

2. La formule se trouve au début de l'« Historique du procès auquel a donné lieu le *Lys dans la vallée* » : « En commençant un récit empreint du moi, [...] j'éprouve un mouvement d'amère tristesse », *CH*, t. IX, p. 917.

3. *OD*, I, p. 871.

illusions sur soi, à confirmer ou à rejeter au panier de Perrette, plutôt que calme et fidèle ressassement de soi à soi.

Ce *qui être ?* que ses lettres de jeunesse posent de manière explicite, avec naturellement l'angoisse soucieuse attachée à la question, mais très vite aussi avec des réponses aussi déterminées que fragiles, parce qu'aussi farouchement affirmées que multiples et changeantes, Balzac va l'avoir en perspective toute sa vie (avec quelques sautes, il est vrai, en tout cas pour nous qui n'avons pas du tout accès à l'ensemble de ses lettres). Et il va aussi en communiquer la structure à bien de ses personnages, en particulier à ceux de ses (nombreux) romans de formation.

Car c'est là une question qui – chez cet écrivain qui ne va pas tarder à choisir le roman, non seulement comme genre de prédilection, mais comme *forme* majeure, comme dispositif optique privilégié, et aussi comme mode de recherche et de réalisation de soi préférentiel¹ – va trouver à se reformuler, au prix d'une transposition, d'un changement de gamme (du *je* au *il*, mais avec des retours fréquents du *il* au *je*), dans l'attention constante qui est la sienne en tant que romancier, aux dispositifs de vie, aux « formules d'existence », comme il lui arrive de dire², aux manières de vivre, d'aimer et de mourir de ses personnages ; à la façon qu'ils ont, non seulement de vivre, mais de vivre en se donnant souvent, comme il le dit de lui-même dans une de ses lettres à Mme de Berny, en 1822, un « thème pour la vie » ; aux manières aussi qu'ils ont de réfléchir à leurs formes de vie, en recourant, souvent quant à eux, à l'écriture de soi, dans de longues confessions épistolaires ou autobiographiques, ou plus souvent encore dans des récits de soi oraux, dont le texte balzacien nous présente naturellement la version écrite ; mais aussi aux manières qu'ils ont d'en deviser sans cesse dans des monologues intérieurs qui manifestent l'activité de leur conscience de soi³, où, là aussi, la question n'est pas seulement de la substance de ces cogitations intérieures plus ou moins formelles, mais de la forme que leur donne l'écriture balzacienne.

Au prix d'un tel élargissement, nécessaire dans le cas de Balzac, du « personnel autobiographique » si l'on peut dire, mais aussi des genres qui lui prêtent assise, on peut selon moi parler en termes de souci de soi chez lui, du moins dans une version affaiblie et modifiée de la notion : souci de soi que Balzac manifeste dans ses lettres ; préoccupation de soi que manifestent ses personnages dans ses romans ; et jeu constant entre ces deux soucis, même si c'est souvent au prix de dénégations, par lesquelles Balzac refuse souvent d'endosser la signification autobiographique que ses correspondants ou ses critiques lui proposent avec insistance de ses personnages romanesques.

Un tel point de vue, qui consiste à élargir radicalement la base autobiographique, en ajoutant à Balzac ces personnages de fiction par l'entremise desquels il a vécu par procuration, tend nécessairement à mettre en valeur la dimension éthique des écritures de soi balzaciennes, mais d'abord à les saisir dans leur dynamique d'ensemble, vitale et transtextuelle. Quitte à ne jamais perdre de vue leurs manifestations proprement textuelles, et à tenter d'expliquer le choix des divers genres et sous-genres romanesques auxquels une telle dynamique a recours.

De quoi essayer de comprendre comment, partant de soi, et ne se perdant jamais tout à fait de vue, Balzac n'écrit pas d'autobiographie ni de journal, mais en arrive assez vite aux autres :

– à ces autres, plus ou moins juges, plus ou moins complices, que sont ses correspondant(e)s. D'où chez lui la nécessité de l'instrument d'optique épistolaire comme mode d'analyse de soi *dans*

1. Comme « écran » essentiel, aurait dit Zola.

2. La formule se trouve d'abord dans le *Traité de la vie élégante* (novembre 1830), où Balzac distingue « trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie, depuis le roman poétique et vagabond du Bohême jusqu'à l'histoire monotone et somnifère des rois constitutionnels : la vie occupée ; la vie d'artiste, la vie élégante », *CH*, t. XII, p. 1212. Elle revient dans *La Peau de chagrin* en août 1831, lors de l'évocation de la visite au bazar de l'antiquaire : « Il s'accrochait à toutes les joies, saisissait toutes les douleurs, s'emparait de toutes les formules d'existence en éparpillant si généreusement sa vie et ses sentiments sur les simulacres de cette nature plastique et vide » (*CH*, t. X, p. 73).

3. Voir Jean-Louis Chrétien, *Conscience et roman*, Paris, Les Éditions de minuit, 2009. En particulier le chapitre III intitulé « : « Lire dans les cœurs avec Balzac. »

les yeux des autres, instrument dont, tout le premier, Foucault a mis en valeur l'importance dans son article initial sur l'écriture de soi publié dans *Corps écrit*, en insistant, quant à lui, sur la fonction de ce souci d'écrire à des proches dans l'intention de leur venir en aide dans des circonstances difficiles de la vie qui était une des pratiques d'attention à soi des philosophes des deux premiers siècles de notre ère, aux côtés des *hupomnemata*¹ ;

– mais aussi à ces *autres soi-même*, plus ou moins éloignés de sa sphère ou, comme il lui arrive de dire, de son « atmosphère² », plus ou moins vécus ou vivables par lui, que sont bien de ses personnages de roman. *Tous* peut-être, devrait-on se risquer à dire en passant à la limite, des plus célèbres aux plus infimes, et hommes et femmes compris – d'autant que Balzac ne cesse d'insister, en particulier dans ses lettres à Mme Hanska, sur sa propre féminité³. Mais cela en n'oubliant jamais que le point de départ, visible ou non, est bien en lui. Ce que manifeste un énoncé miraculeux mis dans la bouche de ce double avéré de Balzac qu'est Benassis, le médecin de campagne, formulé dans le cadre de cette autobiographie en bonne et due forme quant à elle, orale certes mais écrite, bien sûr, par Balzac, qu'est sa célèbre confession en sa deuxième version – seule publiée, la première étant, comme on sait, trop directement autobiographique. Énoncé dont j'aimerais faire une sorte de totem à défaut d'en faire une épigraphe :

Les réflexions que j'ai faites sur ces jours d'erreurs m'ont dévoilé plusieurs abîmes du cœur. Oui, croyez-moi, monsieur, ceux qui ont sondé le plus avant les vices et les vertus de la nature humaine sont des gens qui l'ont étudiée en eux-mêmes avec bonne foi. Notre conscience est le point de départ. Nous allons de nous aux hommes, jamais des hommes à nous⁴.

Aveu indirect, mais fort clair, d'un romancier qui, sans s'avouer ni se vouloir d'ailleurs autobiographe au sens propre, et cela par choix, par refus de l'autotélisme subjectif, indique bien néanmoins le chemin que lui-même suit imperturbablement parce que structurellement nécessité, *de nous aux autres*, de sa *conscience* comme inébranlable mais néanmoins secret « point de départ » vers les « hommes », dévoilant ainsi la secrète mais constante *vectorisation existentielle et intime* de tout l'univers mental qu'il construit.

Pour suivre la dynamique de ce mouvement d'ensemble, de *nous* aux *hommes*, s'offrent chez Balzac, quatre grands ensembles textuels complémentaires : la correspondance, sur laquelle je vais insister aujourd'hui ; les romans, à commencer par les plus personnels d'entre eux ; à quoi s'ajoute un petit contingent d'œuvres dites diverses, nouvelles à cadre autobiographique marqué telles qu'*Une heure de ma vie*, préfaces et dédicaces, articles de critique où le *je* s'impose, ou encore ce texte explicitement autobiographique sur une question partielle, il est vrai, l'*Historique du procès auquel a donné lieu Le Lys dans la vallée* où, à ma connaissance, on trouve le seul exemple d'usage balzacien de l'adjectif « autobiographique⁵ ». Ce à quoi on doit ajouter un quatrième ensemble, constitué de textes à dimension biographique et non autobiographique, mais qui, dans le cas des deux introductions de Davin, *serineté* d'importance par Balzac, mais plus encore dans le cas de la biographie de Victor Morillon (« Avertissement » du *Gars*, 1828), dans le cas aussi de la *Vie de Horace de Saint-Aubin*, rédigée par Sandeau sans doute, mais *chez* Balzac et avec sa collaboration (un peu selon le protocole qui unit Adèle et Victor dans le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*), prennent une connotation autobiographique insistante. D'autant plus que les mythes

1. Sortes de carnets de notes dans lesquels ils reportaient ce qui leur semblait essentiel dans les doctrines anciennes qu'ils lisaient, connaissaient et fréquentaient, dans le but de se former eux-mêmes.

2. « Les âmes sont partagées et comme parquées dans diverses atmosphères [...] ». C'est là le début d'une phrase inachevée qui termine un brouillon de lettre de Balzac à Mme d'Abrantès, 1825 (?), *Corr.*, t. I, p. 266.

3. Voir par exemple cette affirmation faite à Mme Hanska : « Il n'y que les artistes qui soient dignes des femmes, parce qu'ils sont un peu femmes », lettre à Mme Hanska, 15 février 1834, *LH*, t. I, p. 178. Et d'insister dans la même lettre : « Ne suis-je pas un peu femme, minette ? », *ibid.*, p. 180.

4. *Le Médecin de campagne*, *CH*, t. IX, p. 548-549.

5. « Historique du procès auquel a donné lieu *Le Lys dans la vallée*... », *CH*, t. IX, p. 293

personnels qui s’y déploient – brièvement et dans une perspective de critique biographique dans le cas Davin, avec l’ampleur d’un roman biographique en bonne et due forme dans la *Vie* de Saint-Aubin – gagnent en objectivation du fait d’être formulés à la troisième personne par des sortes d’adjuvants auctoriaux. Protocole qu’on retrouve, côté roman, dans *Louis Lambert*, d’abord paru, en 1832, comme *Notice biographique sur Louis Lambert*, et dans d’autres récits biographiques, faits souvent par une instance amicale, tel que *Z. Marcas*.

Dans les « remarques préliminaires » que je vais faire, je me proposais dans un premier temps de traiter des deux premiers ensembles, les plus massifs, correspondance et roman, et de montrer à quel point ils sont nécessairement complémentaires.

Mais mon étude a pris de telles proportions que je devrai m’arrêter, pour cette fois, au bord des réflexions générales qu’il m’a semblé nécessaire de consacrer au roman balzacien en général dans la perspective qui est cette année la nôtre, après avoir envisagé d’abord, dans une première partie, la correspondance.

C’est, on l’a vu, parce que, à la différence du journal intime et de l’autobiographie, la correspondance implique un rapport suivi à l’autre, de la part de l’analyste de soi potentiel qu’est Balzac, qu’il semble l’avoir investie comme mode privilégié de pratique de son propre souci de soi. Les lettres, bien sûr, lui servent aussi à d’autres usages, plus communs : communiquer avec ses proches, leur donner des nouvelles, entretenir sa vie amoureuse, maintenir un lien avec la vie réelle, parler littérature, etc. Mais c’est bien aussi en tant que vecteurs privilégiés de son rapport réflexif à soi qu’elles fonctionnent, surtout dans les années 1819-1836, et dès lors qu’elles s’inscrivent dans une relation épistolaire relativement suivie. Cela n’est que très rarement le cas dans ses lettres à des amis masculins, Latouche, Sue, Ratier, d’une part, les confrères avec lesquels il se « lâche », mais aussi, d’autre part, Jean Thomassy, ami d’une autre trempe, avec lequel Balzac entretient une relation plus sérieuse à forte dimension éthique, étant donnée la personnalité de son correspondant. Avec eux, s’il arrive à Balzac de se livrer à de rares confidences, c’est de manière occasionnelle, par simples *flashes*, et souvent selon un *ethos* spirituel voire ironique, peu propice à une sérieuse attention à soi. De même la confiance faite par Balzac en 1827 à Loève-Veimars sur son abandon des romans alimentaires, désormais remisés chez son père, au profit de « l’homme de lettres de plomb », est précieuse pour nous, mais elle aussi sporadique.

Mais cela est, en revanche, le cas dans ses lettres à quelques confidentes choisies, posées explicitement en tant que telles par des sortes de pactes autobiographiques par lettre : ses sœurs d’abord, Laure surtout, entre 1819 et 1822 (tout comme Stendhal l’a pratiqué avec Pauline Beyle dans la première décennie du siècle, mais en complément de son journal, quant à lui) ; une amie de sa sœur, plus tard, à partir de 1829, Zulma Carraud, qui joue à l’égard de Balzac le rôle de l’amie exigeante et « scrupuleuse », peu féminine et lui portant « une amitié raisonnable qui a des angles », juge parfois Balzac¹, mais qui offre aussi cette particularité que, bien plus que ses autres correspondantes, elle aussi investit, en miroir, son propre souci de soi dans ses lettres. À quoi s’ajoutent quelques femmes, pour certaines plus âgées que lui, avec lesquelles Balzac entretient une relation amoureuse plus ou moins suivie ; Mme de Berny, dès 1822 et jusqu’à sa mort en 1836² : la duchesse d’Abrantès à partir de 1825, quand Balzac lui écrit quelques lettres, dont une décisive, on le verra, pour notre sujet, mais aussi lorsque, plus tard, il contribue, pas mal sans doute, à la

1. Lettre à Mme Hanska, 11 août 1834, *LH*, t. I, p. 241.

2. Mais avec ce crève-cœur que les lettres à elle adressées par Balzac ont toutes été détruites, soit par Mme de Berny elle-même, soit par son fils, Alexandre de Berny, à la mort de sa mère. Ainsi, de ce qui a dû être le plus grand massif épistolaire de contribution de Balzac à l’écriture de soi, il ne nous reste que des brouillons de quelques-unes de ses lettres d’amour de jeunesse.

rédaction de ses *Mémoires*¹ – autre forme de sa part de pratique de l'écriture de soi, mais cette fois altruiste et mercenaire ; Mme de Castries dans les années 1832-1833 ; Mme Hanska enfin, de 1832 à la mort de Balzac, même si dans ce gros massif épistolaire la part d'écriture de soi, consistante surtout au début, est à dégager des autres préoccupations qui le fondent : le rapport amoureux et utopiquement conjugal, le coté gazette de Paris, la part donnée aux nouvelles de la littérature et de la politique, la part critique, etc.

Dans cet ensemble, je me propose de considérer d'abord les lettres de jeunesse, où c'est le jeune écrivain programmatique à la recherche de soi qui s'exprime. Ce qui est en particulier le cas dans ses lettres à ses sœurs.

1. Qui être ?

Comme Pauline l'a fait dans les années 1800 pour Henri Beyle, ses sœurs permettent à Balzac de communiquer avec sa famille dont il s'est exclu momentanément, logé qu'il est dans son 3^e étage de la rue de Lesdiguières pour « versifier » *Cromwell*. Mais elles lui permettent surtout de formuler à la fois ses ambitions littéraires et ses projets de vie, tout comme cela a été le cas aussi, quelques années plus tôt, pour Beyle, alors que, plus tard dans le siècle, Flaubert, dans les années 40, et Zola, deux décennies plus tard éliront plutôt, pour remplir la même fonction, des confidents amicaux. Pour Balzac comme pour tous les autres jeunes écrivains, c'est l'époque où le « qui être ? » domine. Car c'est bien là la question urgente qui, lettre après lettre, structure les formulations récurrentes de son souci de soi.

Qui être comme écrivain ? Et Balzac répond pour l'instant, on le sait, en se proposant d'entrer en littérature par le haut, en faisant jouer une tragédie classique au Théâtre-Français, mais aussi en laissant percer sa crainte de n'être qu'un Pradon, et non un Corneille ou un Racine. De là sa recommandation humoristique à sa sœur : « Lorsque tu verras de mauvais vers, mets en marge : Gare à la potence² ! »

Mais *qui être* aussi comme *homme*. Car son ambition majeure, telle que formulée dans plusieurs lettres à sa sœur Laure entre 1819 et 1821, est d'obtenir « l'amour et la gloire³ ». De devenir non seulement un écrivain, mais, d'emblée et à l'impératif, un *grand* écrivain, reconnu, d'emblée glorieux, élu entre tous grâce à ses accointances spéciales avec M^{lle} la gloire. Mais il ne cache pas une autre de ses ambitions, qui est de devenir de surcroît un « grand citoyen⁴ », un de ceux auxquels la nation se déclare un jour reconnaissante, par accès du « grand homme » posthume au Panthéon : en d'autres termes, un *grand homme politique*, comme ce sera le cas de deux de ses doubles romanesques, Z. Marcas et Albert Savarus. Ambition trompée dans ces deux cas fictionnels, tout comme dans la propre vie de Balzac. C'est là un projet de *grandhommie* auquel il prélude, croit-il, dans sa mansarde, en écrivant une grande tragédie politique à la Voltaire, destinée à devenir le « bréviaire des rois et des peuples⁵ ».

Par ailleurs, tout en laissant entendre qu'il méprise la richesse, et qu'elle ne le tente que comme un « moyen de gloire de plus⁶ », il songe aussi à s'enrichir, autant que possible, et évoque

1. Voir la lettre où la duchesse d'Abrantès se plaint que Balzac veuille s'en attribuer une partie de la gloire : « [...] pourquoi voulez-vous que je me laisse ôter le peu de mérite qu'il peut y avoir dans cette pauvre œuvre ? » D'où son insistance sur sa qualité de témoin : « Ce sont des *Mémoires*, – des mémoires de quelqu'un qui a vu », *Corr.*, t. I, p. 560-561.

2. Lettre à Laure Balzac, novembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 58.

3. « [...] je n'ai que deux passions, l'amour et la gloire, et rien n'est encore satisfait, et rien ne le sera jamais », lettre à Laure Balzac, vers le 15 août 1821, *Corr.*, t. I, p. 113. Même affirmation déjà en septembre 1819 : « [...] rien que l'amour et la gloire ne peut remplir la vaste place qu'offre mon cœur dans lequel tu es logée convenablement », *ibid.*, p. 42.

4. Lettre à Laure Balzac, septembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 42.

5. Lettre à Laure Balzac, novembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 66.

6. Lettre à Laure Balzac, septembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 42.

avec envie le riche mariage anglais de Lamartine. Sa grande crainte en revanche est de n'être qu'un homme du commun, un « homme médiocre¹ » – c'est ainsi qu'il qualifie un ami de la famille, qui joue le rôle de repoussoir, Vomorel² –, un « enfant ordinaire » comme son demi-frère Henri³, une nullité comme son beau-frère Montzaigle⁴ ; et cela surtout s'il est obligé par sa famille de choisir un *état*, comme on disait alors, et de devenir « comme tout le monde » :

Si j'ai une place, je suis perdu et M^r Nacquart en cherche une. Je deviendrai un commis, une machine, un cheval de manège qui fait ses trente ou 40 tours, boit, mange et dort à ses heures ; je serai comme tout le monde. Et l'on appelle vivre cette rotation de meule de moulin, ce perpétuel retour des mêmes choses⁵.

Ces lettres nous montrent ainsi un jeune homme programmé écrivain, dont les images de soi sont clivées entre ses rêves de gloire et son expérience de la dure réalité, côté vie à Paris en solitaire, sans nulle compensation amoureuse, tout comme coté littérature ; mais porté par une exceptionnelle énergie vitale, tout comme par un insatiable désir de convaincre ses proches, mais d'abord lui-même, de ses immenses virtualités. En d'autres termes, désireux de faire savoir qu'il y a en lui *quelque chose là*⁶, formule célèbre d'André Chénier montant à l'échafaud, que reprendra textuellement Raphael de Valentin⁷. Ce que le jeune Balzac exprime, lui aussi, approximativement dans une lettre à sa sœur⁸, mais aussi en ayant recours à la formule célèbre du Corrège, qui est alors dans toutes les bouches des jeunes impétrants artistiques : « Et moi aussi, je suis peintre⁹ ! »

Aussi, d'emblée, le souci de soi chez le jeune Balzac est-il porté à se faire argumentatif, ce que favorise la structure dialogique de l'écriture épistolaire. Car il s'agit de convaincre sa famille, fort sceptique, ses maîtresses ensuite, mais d'abord de se convaincre lui-même, du bien-fondé de ses illusions de gloire. Quitte à déchanter souvent et à se peindre alors comme une Perrette au pot à lait¹⁰.

2. Pacte épistolaire et pacte autobiographique

Dans ces lettres à ses sœurs, le souci de soi s'appuie visiblement sur un pacte épistolaire qui est aussi, à quelques égards, un pacte autobiographique, régissant le mode d'écriture de soi par lettres.

1. « [...] sans génie je suis flambé il faudra toute ma vie sentir les désirs, n'être qu'un homme médiocre, me rejeter sur la fortune, que de soins ! que de peines ! », lettre à Laure Balzac, novembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 61.

2. « Dame il est encore temps de faire partie nulle et d'être un Vomorel, buvant de la bière, jurant après les Jacobins sans savoir ce que c'est et soufflant sur tout comme dans ses doigts, gagnant à l'écarté en écartant les atouts. Oh l'homme sublime, le Laffitte du Café Montmorency. Il est capable d'être un jour député [...] », lettre à Laure Balzac, novembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 61.

3. C'est le jugement de Laurence : « Henri n'est encore qu'un enfant ordinaire », lettre à Honoré Balzac, fin novembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 70.

4. Lequel, en fait d'esprit, n'a que celui des « gens qui fréquentent les cafés », lettre à Laure Surville, octobre 1831, *Corr.*, t. I, p. 114.

5. Lettre à Laure Surville, vers le 15 août 1821, *Corr.*, t. I, p. 112.

6. Mot d'André Chénier en montant à l'échafaud : « Hélas ! je n'ai rien fait pour la postérité ; et pourtant j'avais quelque chose là ! »

7. « Dès mon enfance, je m'étais frappé le front en me disant, comme André Chénier : "Il y a quelque chose là !" », *CH*, t. X, p. 131.

8. « [...] je sens dans ma tête quelque chose [...] », lettre à Laure Balzac, 2 avril 1822, *Corr.*, t. I, p. 159.

9. Lettre à Laure Surville, juillet 1821, *Corr.*, t. I, p. 110.

10. « [...] je suis une vraie Perrette au pot au lait [...] », lettre à Laure Balzac, septembre 1819, *Corr.*, t. I, p. 42.

Le jeune Balzac définit un mode d'écriture épistolaire fait de liberté, d'abandon, lui permettant les coq-à-l'âne, y compris les enfantillages¹. Tout comme le font dans leurs propres lettres de jeunesse Beyle, Flaubert et Zola², il revendique écrire ses lettres sans brouillon, parce que, dit-il, le cœur ne connaît pas les brouillons. C'est seulement ainsi que, en étant « le bavardage du cœur³ », elles peuvent devenir un média propice aux confidences, mais aussi à l'élaboration de soi, non pas soucieuse et contrôlée, mais par bribes et sautes, à la Montaigne plutôt qu'à la Sénèque, tout comme ces lettres-macédoines qu'il sait écrire à ses sœurs, et qui sont, comme il dit, à l'image de l'individu :

Mes lettres sont des macédoines ; je te parle de 36 choses différentes dans la même page ; mais tu dois facilement excuser cela, vu le caractère de l'individu⁴.

Un tel pacte autobiographique par lettres se précise dans une formule plus canonique à laquelle Balzac a recours dans une de ses premières lettres à Mme de Berny, qui évoque « ces portraits de l'âme qu'offrent les lettres⁵ ». C'est là une idée formulée déjà dans les siècles précédents, en particulier par Danceny, en tant qu'épistolier *sensible* des *Liaisons dangereuses*⁶. Les lettres sont donc ainsi des autoportraits dans le miroir épistolaire, l'autre ici étant souvent réduit au rôle du simple miroir, en rupture avec le pacte épistolaire ordinaire, où les deux correspondants doivent être à égalité. Elles acquièrent ainsi, de surcroît, un pouvoir figuratif. Et si ces portraits sont des « portraits de l'âme », remarquons que tout comme le « cœur » dans les lettres à Laure, l'âme ici se fait signal convenu d'intériorité. De l'intériorité du scripteur, d'abord. Mais aussi, que ce soit par réverbération ou collaboration véritable, de l'intériorité de son destinataire. Intériorité à laquelle Balzac, mais aussi le jeune Henri Beyle ou la jeune Aurore Dupin, postulent que permet d'accéder, à certaines conditions, le « genre épistolaire », alors défini pourtant comme une simple « conversation par écrit⁷ », aussi futile, mondaine, peu soucieuse des *moi* en dialogue, que l'est une conversation véritable. Pire encore, comme devant mettre en vedette le destinataire et non le destinataire, sommé quant à lui de s'interdire de parler de soi en vertu des règles de bienséance— que Balzac connaît bien et qu'il essaie d'appliquer, mais non sans mal.

D'où, de sa part, des résistances, plus ou moins jouées, convenues souvent, à trop parler de soi. Ainsi lorsqu'il renonce à s'expliquer sur un détail de sa vie à Zulma Carraud, en justifiant cela ainsi : « [...] ma lettre ne finirait pas. Ce serait vous occuper de moi par trop⁸ ». Mais, à l'inverse, le jeune Balzac manifeste souvent une conscience coupable de sa propension à y revenir sans

1. « Comme j'enfantille, mais que veux-tu ! je ne t'écris pas une lettre méditée ; c'est à même mon esprit, ainsi ne t'étonne plus si je bats la campagne », lettre à Laure Balzac, 12 août 1819, *Corr.*, t. I, p. 32.

2. « J'ai fait cette lettre, *currente calamo*, sans me reposer, sans moucher ma chandelle », Émile Zola à Cézanne, 26 avril 1860, *Correspondance* de Émile Zola, éditée sous la direction de B. H. Bakker, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal et Paris, Éditions du CNRS, t. I (1858-1867), p. 151.

3. « Tu dois trouver mes lettres mal écrites, mais une lettre bien écrite est préparée, toute lettre préparée n'est pas le bavardage du cœur », lettre à Laure Balzac, 6 septembre 1819, t. I, p. 34.

4. Lettre à Laure Balzac, 25-30 octobre 1819, *Corr.*, t. I, p. 53.

5. Lettre à Mme de Berny, mars (?) 1822, *Corr.*, t. I, p. 140.

6. « Les lettres étant les miroirs de l'âme, elles doivent être réglées selon l'humeur et la condition de celui qui écrit », énonce Charles Sorel (*De la connaissance des bons livres*, 1671). L'idée est reprise entre autres dans *Les Liaisons dangereuses* (1784) par Danceny, dans un registre préromantique : « Une lettre est le portrait de l'âme. Elle n'a pas, comme une froide image, cette stagnance si éloignée de l'amour ; elle se prête à tous nos mouvements » (lettre CL).

7. C'est qu'enseigne par exemple Jean-Baptiste Suard : « C'est une conversation par écrit ; aussi le ton des lettres ne doit différer de celui de la conversation ordinaire, que par un peu plus de choix dans les objets et de correction dans le style », « Du style épistolaire », *Mélanges de littérature*, 2^e éd., Paris, Dentu, 1806, t. III, p. 231. Balzac reste encore lié à cette conception lorsqu'il félicite ainsi Laure de son style épistolaire, en l'opposant à celui de leur sœur Laurence, qui, elle, « s'est appliquée », alors que « toi tu as écrit ta conversation », lettre à Laure Balzac, 25-30 octobre 1819, *Corr.*, t. I, p. 52.

8. Lettre à Zulma Carraud, 29 septembre 1830, *Corr.*, t. I, p. 468.

cesse¹. D'où des excuses pour sa « continuelle égoïsterie² », tant son moi en travail, et donc en requête constante de *certificats d'existence*, le pousse à dévoyer le médium épistolaire dans ce sens, du moins quand il se sent en confiance. Ce qui est le cas dans quelques distributions de rôles épistolaires, où l'expression du moi devient légitime, voire nécessaire, du fait de l'intensité des sentiments mis en jeu. D'où, à certains moments de crise amoureuse, poussant à la radicale mise en question de l'identité des deux partenaires, le passage du protocole de la *confidence*, qui est celui que Balzac établit contractuellement avec Mme Hanska³, à celui de la *confession*, ce second terme étant employé dans une lettre à Mme d'Abrantès⁴, tandis que, face à Mme de Berny, il se compare au Rousseau des *Confessions* quant au caractère, tout en lui affirmant, dans une autre lettre : « Je vous ai dévoilé l'intérieur de ma pensée⁵ » – soit donc tout à fait, cette fois, dans l'esprit *intus et in cute* qui les caractérisent...

C'est là une notion qu'on retrouve, en 1821, dans la belle formule définissant à la fois une nouvelle histoire et une psychologie scientifique à venir qui s'annonce comme un « inventaire de tous les sentiments humains », que Balzac formule dans ce texte, à bien des égards matriciel et programmatique, qu'est *Une heure de ma vie* :

Il existe une espèce d'histoire qui sert à dévoiler l'*intus* de l'homme et les motifs qui le portèrent à ces actions, en sorte qu'un savant puisse, sur telle situation, dire ce que fera cet homme⁶.

Cela en attendant que Raphaël de Valentin n'évoque, en 1831, son propre projet d'une « histoire naturelle des cœurs⁷ », autre ponctuation résurgente de ce même projet que Balzac semble avoir eu longtemps lui-même en perspective, projet *scientiste* de connaissance psychologique, ici transformé déjà par l'insistance sur la dimension physiologique.

Mais seules certaines conditions permettent une telle transmutation autobiographique de la conversation épistolaire, un *devenir intime* de la correspondance, basculant peu à peu de l'écriture sociale et de la communication mondaine à l'écriture personnelle, y compris parfois à tendance solipsiste, comme le montrent, coté fiction, l'*Oberman* de Senancour (1804) et les *Ultime letere di Jacopo Ortiz* de Jacopo Ortiz (1798-1802). Ce qui est une des grandes tendances de la fin du siècle précédent et des premières décennies du XIX^e siècle, comme je l'ai rappelé dans une étude publiée dans la revue *Épistolaire*⁸.

D'où l'importance stratégique de la personnalité de ses correspondantes d'élection, promues au statut de confidentes⁹, auxquelles, comme il l'écrit à Mme Hanska, il dit « toute [s]a vie¹⁰ », « montre son âme dans sa vérité¹¹ ». Mais souvent aussi, tout comme le feront souvent ses personnages, il dit procéder en termes de récits de soi : ainsi lorsqu'il annonce à la même

1. Voir par exemple : « Tu as le chagrin d'être séparée de ta famille ? N'avons-nous pas celui de ne plus te voir parmi nous, rire, sauter, jouer, disputer, jacasser ? N'ai-je pas celui (car toujours moi !) d'avoir vingt-deux ans et d'être sans indépendance, ni sort ni place, avalant des goujons, des bouillons, etc., etc. ? », lettre à Laure Surville, juin 1821, *Corr.*, t. I, p. 98.

2. Lettre à Mme Hanska, 3 juin 1837, *LH*, t. I, p. 513.

3. « Vous avez bien voulu être ma confidente », écrit-il à Mme Hanska, 13 juillet 1834, *LH*, t. I, p. 228.

4. Lettre à Mme d'Abrantès, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 269.

5. Lettre à Mme de Berny, 30 juillet 1822, *Corr.*, t. I, p. 195.

6. *Une heure de ma vie*, 1821, *OD*, t. I, p. 870.

7. *CH*, t. X, p. 119.

8. « Naissance de l'intimisme épistolaire : 1760-1830 », *Épistolaire*, n° 32, 2006, p.43-56.

9. Ce qui implique un certain rapport au secret et, dans certains cas, la volonté de faire détruire par le correspondant la lettre porteuse de confidences. C'est ce qu'annonce Balzac à sa sœur Laure, en annonçant que la franchise d'une de ses lettres implique « le brûlement de cette lettre confidentielle », vers le 15 août 1821, *Corr.*, t. I, p. 111.

10. « Vous me demandez de vous faire des confidences comme à ma meilleure amie, comme si je ne vous disais pas toute ma vie », lettre à Mme Hanska, *LH*, t. I, p. 509.

11. « Vous êtes la 2^e personne à laquelle j'ai montré mon âme dans sa vérité. J'aime à ne la laisser pénétrer à personne, car alors, que donner à ceux qu'on aime ? », lettre à Mme Hanska, 28 avril 1834, *LH*, t. I, p. 209.

correspondante qu'il lui *raconte* toute sa vie jour à jour¹. C'est que, tout naturellement, d'emblée le futur romancier tend à appliquer le modèle narratif, même si, dans le réel de l'écriture épistolaire, ses narrations restent bien fragmentaires, ne prenant quelque consistance que dans ses lettres-journal.

Mais d'où aussi l'importance de la manière qu'ont ces correspondantes d'assumer leur rôle de confidentes : de façon complice et protectrice, comme c'est le cas chez Laure Surville et Mme de Berny ; de manière plus soupçonneuse dans le cas de Mme d'Abrantès et de Zulma Carraud. Mais c'est d'abord surtout avec ses sœurs – Laure surtout, avec laquelle il entretient une relation quasi amoureuse que Pierre Citron juge même du même ordre quasi incestueux que celles de Chateaubriand avec Lucile, ou de Byron avec sa demi-sœur Augusta², et qui est de surcroît portée à jouer un rôle maternel auprès de lui – qu'il établit un registre confidentiel de communication original³ : à l'écart mais aussi à l'abri de l'orbite familiale dont il s'est extrait, même si le cocon familial est loin ici d'être oublié, et moins encore pacifié. Ce qui donne à leur correspondance l'allure d'une psychothérapie familiale dont les deux figures œdipiennes majeures, père et mère, mais aussi la grand-mère Sallambier, et les autres membres du *nucleus* familial sont les acteurs omniprésents⁴.

Perspective d'analyse de soi « familialiste », si l'on peut dire, qu'on retrouve à titre romanesque, cette fois, dans le projet qu'a eu le jeune Balzac, en écrivant *Annette et le criminel*, dont la première partie cadre avec un tel esprit, d'écrire aussi dans le même esprit un roman intitulé : *La Famille R'hoone*⁵, qui, de manière prémonitoire, annonce, dès 1822, l'inspiration qui, à partir de 1830, sera celle des *Scènes de la vie privée*, avec les dysfonctionnements de la famille au centre : cela lorsque, chez Balzac, vie intime et vie privée vont tendre à confluer, l'intime *pur* ayant dès lors tendance à se dénaturer quelque peu, à se socialiser déjà en partie, en se transposant dans ce plan médiateur entre le social et l'individuel qu'est l'instance familiale.

Mutatis mutandis, un tel fonctionnement se retrouve avec ces deux vieilles maîtresses que sont Mme de Berny et Mme d'Abrantès, la relation amoureuse instituant d'elle-même un registre d'intériorité, mais entraînant aussi des doutes quant à l'engagement amoureux véritable des deux partenaires. Ce qui pousse souvent Balzac à des analyses de soi aussi constantes que l'est, pour lui, le besoin de se justifier aux yeux de ses correspondantes jalouses (comme il doit le faire constamment aux yeux de sa famille, qui le juge dépensier), tandis que l'âge de ces deux correspondantes les porte à assumer, elles aussi, un rôle maternel, même si Balzac fait mine d'y résister⁶. Ce qui fait que ces initiatrices plus âgées ressemblent beaucoup déjà à ce que, sur le plan fictionnel, seront, pour le jeune héros des romans de formation à venir, chez Balzac, Mme de Bargeton et Mme de Mortsauf, chez Stendhal Mme de Rénal et la Sanseverina : *aimantes*, mais aussi *adjuvantes* dans la carrière d'ambition que court le héros, et plus encore *pédagogues de vie*, se chargeant de lui faire comprendre le monde tel qu'il est.

3. Genres de vie

Et c'est bien, non certes encore de « formules d'existence », puisqu'il faut attendre le *Traité de la vie élégante* (1830) et *La Peau de chagrin* (1831) pour qu'une telle expression

1. « [...] mes lettres, où je vous raconte ma vie [...] », lettre à Mme Hanska, 7 août 1838, *Corr.*, t. I, p. 607.

2. Pierre Citron, *Dans Balzac*, Paris, Seuil, 1986, p. 39-40.

3. « Je parais devant Laure tel que je suis, et sans contrainte, je me vante et je me déprécie, je lui dis mes chagrins et mes joies », lettre à Mme de Berny, fin mars (?) 1822, *Corr.*, t. I, p. 154.

4. Voir la focalisation de Balzac sur sa famille : « Oh, il n'y pas deux familles comme la nôtre, et, je le crois, nous y sommes tous uniques dans notre genre », lettre à Laure, juin 1821, *Corr.*, t. I, p. 101.

5. C'est un projet de roman que Balzac évoque en janvier-février 1822 dans une lettre à sa sœur (*Corr.*, t. I, p. 133).

6. « [...] plus qu'une amie, plus qu'une sœur, presque une mère » : c'est ainsi que Balzac définit Mme de Berny dans une lettre de mars 1822, dans laquelle il se félicite aussi de trouver en elle « une véritable protectrice », mars (?) 1822, *ibid.*, p. 141.

symptomatique apparaisse, mais bien déjà de « genres de vie » qu'il est beaucoup question dans ces échanges. Le thème « vital », si l'on peut dire, est lancé par M^{me} de Berny en 1821, dans un remerciement passionné adressé à son « divin chérubin » qui, dit-elle, lui fait éprouver « cette vie pleine, entière, réelle, cette vie dont parle Chénier, cette vie qui en vaut mille, et que je tiens de lui¹ ». Et il se retrouve un peu partout dans la correspondance, avant qu'on ne le voie resurgir avec insistance dans les romans.

Ce thème réapparaît dans la façon constante qu'a Balzac lui-même de parler des vies prises globalement, de les envisager de Sirius de manière comparative. Mais aussi dans sa manière de définir l'expérience amoureuse comme consistant à « vivre de la vie d'un autre », formule d'une de ses lettres à Mme de Berny qu'il emprunte pourtant sans l'avouer au *Melmoth* de Maturin² ; ou encore dans sa manière de se féliciter, dans une autre lettre à la même, de pouvoir *vivre double* à certains moments de sa vie, en dévorant par avance l'avenir³.

Mais il fait retour aussi dans la manière qu'il a de déclarer à Mme Hanska qu'il ne s'« occupe que de <s>on œuvre, et d'une vie qui est une œuvre aussi pour <lui>⁴ », sous-entendu celle de Mme de Berny. Aveu d'une « esthétisation de l'existence », non de sa propre vie, mais de celle d'une de ses actrices essentielles, qu'on retrouve dans *Une heure de ma vie*, dans la – miraculeuse – expression de Balzac : « Ce poème qu'on nomme l'existence⁵. »

Ce même thème fait retour aussi dans la manière qu'il a de souhaiter à Zulma Carraud qu'elle puisse un jour trouver, « comme toutes les âmes nobles et grandes », sa « véritable vie, cette vie féconde d'émotions vraies, sans laquelle [...] richesses et bonheur ne sont que des mots⁶ » – tout comme dans la conscience que Zulma, en retour, lui manifeste d'avoir un « genre de vie » trop différent du sien pour qu'ils puissent se comprendre véritablement⁷. Cela tout en se plaignant de sa manière à lui de vivre de la « vie élégante » et de la « vie tempestueuse » de Paris⁸, et donc de renoncer à ce qu'elle appelle l'« harmonie intérieure⁹ », montrant par là un idéal de vie à la fois plus classique et à dimension plus fortement éthique que cette vie-macédoine, avec ses nombreux *idiotismes* en morale, comme aurait dit le Neveu de Rameau, à laquelle est condamné Balzac. Vie que Zulma, en contradiction avec elle-même, semble pourtant envier parfois, lorsqu'elle regrette de devoir passer de la « vie intelligente » à la « vie vulgaire », du fait de son exil provincial, à la suite de la nomination de son mari à la tête de la poudrerie d'Angoulême¹⁰. Mais Balzac à son tour est de nouveau, lui aussi, sur la même longueur d'onde lorsqu'il répond à Zulma, non sans quelque mauvaise foi, que c'est parce qu'il n'a pas pu réaliser son rêve d'une vie calme d'intérieur qu'il a dû se lancer « dans la vie du siècle même », en entrant dans « la sphère tempétueuse des passions politiques, et dans l'atmosphère desséchante de la gloire littéraire¹¹ ».

1. Lettre de Mme de Berny à Balzac, vers 1823-1825, *Corr.*, t. I, p. 234.

2. « Aimer, c'est quitter son existence passé, future et présente pour en adopter une nouvelle. [...] Aimer, c'est se confondre tellement qu'il y ait pas de trace d'individualité, c'est vivre de la vie d'un autre [...] », lettre à Mme de Berny, avril (?) 1822, *Corr.*, t. I, p. 170. Voir la note de Roger Pierrot pour les emprunts au roman de Charles Robert Maturin : *Melmoth ou l'homme errant*, trad. Jean Cohen, Paris, Hubert 1821.

3. « S'il y a de grands inconvénients à dévorer l'avenir [...], on a eu des heures charmantes où l'on vit double », lettre à Mme de Berny, 30 juillet 1822, *Corr.*, t. I, p. 194.

4. Lettre à Mme Hanska, 28 avril 1834, *Corr.*, t. I, p. 210.

5. *Une heure de ma vie*, *OD*, t. I, p. 869.

6. Lettre à Zulma Carraud, 29 septembre 1830, *Corr.*, t. I, p. 468.

7. « Le temps, la différence de notre genre de vie ne met que trop de barrières entre nous », lettre de Zulma Carraud, à Balzac, 29 juillet 1830, *Corr.*, t. I, p. 546.

8. Lettre de Zulma Carraud à Balzac, 3 mai 1832, *Corr.*, t. I, p. 710-712.

9. *Ibid.*, p. 712. Voir aussi : « Permettez [...] que nous nous rappelions à vous, si quelque chose manquait à l'harmonie de votre existence », lettre de Zulma Carraud à Balzac, 8 novembre 1831, *Corr.*, t. I, p. 607

10. « Il faut renoncer à jamais à cette vie intelligente qui m'eût rendue si heureuse. Je n'avais pas été créée pour végéter passivement. Vous qui avez étudié la femme [...], vous ne saurez jamais ce qu'il faut de grandeur pour vivre de la vie vulgaire, alors qu'elle est blessée », lettre de Zulma Carraud à Balzac, 29 juillet 1830, *Corr.*, t. I, p. 545-546.

11. Lettre à Zulma Carraud, 1^{er} juin 1832, *Corr.*, t. I, p. 732.

4. Le moi en jeu

Mais si ces réflexions sur les modes de vie permettent des échanges quasi à égalité parfois avec ses correspondantes, échanges qui cadrent bien avec les exigences du genre épistolaire, Balzac est trop en quête de sa propre identité pour que son *moi en travail* se satisfasse de ce mode de communication. Son laboratoire subjectif est trop en effervescence, trop inquiet aussi pour ne pas tendre souvent à envahir le devant de la scène. À défaut de journal, il sent bien que l'instrument épistolaire est susceptible de lui offrir un moyen efficace d'auto-analyse, *sous le regard de l'autre* ; et il ne s'en fait pas faute.

Car c'est bien son moi qui est en chantier, et l'aveu en revient souvent, bien que Balzac prélude parfois en disant combien il trouve ridicule de parler de soi¹. Avec Mme de Castries, il ne met sur le tapis sa propre personne qu'après avoir dit qu'il est, à ce moment de leur relation, obligé de le faire : « placé dans la nécessité de parler de moi² » (parce qu'elle s'est fait, dit-il, une idée fautive de lui par ses livres³). De même, à Mme d'Abrantès il s'excuse de « toujours parler à la première personne », mais, dit-il en manière de justification, « vous m'y forcez malgré toute ma répugnance⁴ ». Dans une autre lettre à Mme de Castries, revenant sur sa double identité, d'écrivain d'une part, d'homme de l'autre, qu'il tient à séparer, il rêve de pouvoir « conquérir quelques heures où je ne sois plus ni littérateur, ni artiste, où je puisse être moi⁵ ».

« Être moi », tel est bien son désir, mais tel est bien aussi son problème. Tant il désire être moi, de manière absolue, qu'il en vient parfois à revendiquer le moi sublime, sans phrases ni argumentation, de Médée : « Moi, dis-je et c'est assez⁶. » Il affirme alors sa permanence, tant dans le registre de la *mêmeté* (de la persistance d'un même caractère), que dans le registre de l'*ipséité* (celui qui suppose construction d'une identité volontairement décidée), pour parler le langage de Ricœur⁷.

Mêmeté : ainsi lorsque Balzac affirme « tel je suis tel je serai toujours⁸ », ou bien « c'est la persistance à la Coligny et à la Pierre le Grand qui est la base de <s>on caractère⁹ ». *Ipséité*, en revanche, lorsqu'il annonce à Mme de Berny, on l'a vu, qu'il a fait « un thème pour sa vie¹⁰ », construisant ainsi *a priori* sur un mode esthétique unitaire l'ensemble de son existence ; lorsqu'il formule, dans une lettre à Zulma, une « profession de foi » politique valant pour sa vie entière¹¹ ; lorsqu'il justifie sa lenteur à rendre visite au mari de sa sœur Laurence après sa mort, en lui donnant pour excuse qu'il se trouve dans une période où il décide de son sort¹² ; ou bien lorsque, plus tard, il se démarque orgueilleusement de ses jeunes assistants, de Grammont et de Belloy, qui, dit-il, « n'ont pas cette volonté forte qui [...] permet de se faire les événements de sa vie¹³ ». Comme on le voit, ce n'est pas en termes de construction patiente et scrupuleuse de soi, c'est plutôt en termes de volonté et d'énergie¹⁴ que, déjà prométhéen, le jeune Balzac profile sa vie à venir. Avec l'idée

1. « [...] je ne veux plus avoir à vous parler de moi, car rien ne m'est plus à charge et n'est plus ridicule [...] », lettre à Mme d'Abrantès, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 269.

2. Lettre à Mme de Castries, 5 octobre 1831, *Corr.*, t. I, p. 590-592.

3. « Pardonnez-moi, Madame, d'essayer de me rétablir dans votre estime ; mais vous m'avez mis en mauvaise posture, vous vous êtes fait une idée de moi par mes livres », *ibid.*, p. 592.

4. Lettre à Mme d'Abrantès, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 269.

5. Lettre à Mme de Castries, 28 février 1832, *Corr.*, t. I, p. 676.

6. « Comme Médée, je n'ai que moi contre tout », lettre à Mme Hanska, 8 mars 1836, *Corr.*, t. I, p. 398.

7. Voir Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.

8. Lettre à Mme de Berny, mars (?) 1822, *Corr.*, t. I, p. 140.

9. Lettre à Mme Hanska, 1^{er} octobre 1836, *LH.*, t. I, p. 444.

10. Lettre à Mme de Berny, 23 mars 1822, *Corr.*, t. I, p. 145.

11. Lettre à Zulma Carraud, novembre 1830, *Corr.*, t. I, p. 473.

12. Lettre à Armand-Désiré Montzaigle, 20 août 1825, *Corr.*, t. I, p. 272.

13. Lettre à Mme Hanska, 8 mars 1834, *Corr.*, t. I, p. 394.

14. C'est la qualité qu'il s'attribue dans une lettre à Mme d'Abrantès : « [...] si j'ai une qualité, [...] c'est l'énergie », lettre à Mme d'Abrantès, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 269.

que plutôt que de la contempler, il faut la faire, comme un roman à inscrire de manière hyperactive dans le réel. Ou bien, à défaut, dans les romans futurs...

Parfois, pourtant, à force même de trop exister, il en vient à douter de son existence. La vie *une* alors, utopique, rêvée, de l'ordre du surmoi et du devoir être, se transforme en angoisse de vie nulle. Du *un* idéal on dégringole alors d'un coup au *zéro* :

Tant de réflexions, de projets, tant d'idées se pressent dans ma tête que je ne sais si j'existe¹.

Et Balzac d'exprime alors sa grande hantise : celle de devoir vivre de la vie de « ces millions d'ignorés qui sont passés comme s'ils n'avaient jamais été² ».

Mais, par ailleurs, comme, très tôt (dès *Wann-Chlore* en 1825 pour le moins), il a lancé le thème buffonnien de l'*homo duplex*³, et y revient ensuite en boucle, Balzac vit aussi très souvent son identité en formation sur le mode de la division du sujet, de la « division des esprits » comme le suggère une expression d'*Une heure de ma vie*⁴. Après donc le *1* unaire – menacé, on l'a vu par le *zéro* –, le *2*, symbole de clivage.

Et la division du sujet est chez lui à tous les niveaux : entre ce que pensent de lui les autres, famille, amies ou amantes, et sa propre version de lui-même ; entre, en lui, l'homme social et l'homme intérieur, pour parler son propre langage ; entre la version épique de son entrée dans la vie et les déconfitures subies ou pressenties ; entre les hommes divers qu'il porte en lui, du fait de sa pratique littéraire de genres antipathiques, tragédie ou comédie, mélodrame ou vaudeville, philosophie ou roman. Entre l'homme ancien et l'homme nouveau qu'il se découvre être parfois. Ainsi dans une belle lettre à Laure, en avril 1822, où il estime qu'il en est à une époque climatérique de son propre roman de formation :

Je crois que je suis changé [...] je suis changé de la différence qu'il y a entre un enfant de 10 ans et un jeune homme de 30. J'ai réfléchi, les choses se sont casées dans ma tête, et je reconnais que la nature m'a traité favorablement du côté du cœur et de la tête. Je ne désespère pas de faire quelque chose, car je vois que *Cromwell* ne vaut rien [...]⁵.

Mais cette division de soi est surtout patente dans les images de soi que Balzac entretient sur lui-même. Car si, dans ses phases maniaques, il se prend pour un Sophocle ou un Corneille, invite alors sa sœur à « assister à l'accouchement et à toutes les opérations lentes et préparatoires du GENIE⁶ », et à saluer son « illustre frère⁷ », dans ses phases dépressives il avoue son « peu de génie pour la versification⁸ », se compare à « l'âne de Sancho⁹ », se lamente de son « esprit qui bat la campagne¹⁰ », se considère comme un « pauvre hère¹¹ », et se prend pour « l'homme le plus triste, le plus mélancolique, le plus malheureux d'entre tous les infortunés qui vivent sous la calotte céleste¹² ».

1. Lettre à Mme de Berny, début avril (?) 1822, *Corr.*, t. I, p. 166.

2. Lettre à Mme de Berny, 30 juillet 1822, *Corr.*, t. I, p. 195.

3. « Buffon a vu en nous deux êtres : l'homme extérieur et l'homme intérieur (*homo duplex*) », *Wann-Chlore* (1825), *Premiers Romans*, éd. André Lorant, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, t. II, p. 807.

4. « À cette vue, mes idées prirent tout à coup une direction de volupté, de désirs [...], qui divisèrent mes esprits que j'avais eu tant de peine à rassembler », *OD*, t. I, p. 873.

5. Lettre à Laure Balzac, 2 avril 1822, *Corr.*, t. I, p. 159.

6. *Corr.*, t. I, p. 41.

7. *Ibid.*, p. 52.

8. *Ibid.*, p. 35.

9. *Ibid.*, p. 45.

10. *Ibid.*, p. 45.

11. *Ibid.*, p. 97.

12. *Ibid.*, p. 111.

Conclusion : emblématisée par la question de Mme de Morsauf – « de quel moi parlez-vous¹ ? » – l'expérience de la non-coïncidence de soi à soi est fondamentale déjà chez le jeune Balzac. Disons plutôt qu'elle est un moteur fondamental de sa propre dynamique d'instauration existentielle, à laquelle, en bonne thermodynamique, il faut deux sources de charges électriques opposées. Ce qui fait que les questions identitaires chez lui, aussitôt se traduisent, voire se transmutent, en questions énergétiques.

Enfin, au Balzac moniste répond aussi un Balzac *pluriel* qui, dans une admirable lettre à Mme d'Abrantès, se découvre un moi multiple, et insiste sur ses incohérences et ses contrastes. Soit donc sur la grande quantité de ses non-coïncidences de soi à soi, ou si l'on veut, en termes de Ricœur, sur ses contraventions multiples contre sa propre *mêmeté*, soit donc contre la constance de son « caractère », dont Balzac, proche de Ricœur en cela, pose qu'il n'est pas choisi, mais subi². Puis de conclure par une formule à la Rousseau : « Rien ne m'étonne plus que moi-même³ », et d'avouer son incapacité de maîtriser sa vie, comme il en avait d'abord le beau projet : « Je finis par croire que je ne suis qu'un instrument dont les circonstances jouent. »

De quoi passer de la métaphore culinaire de la *macédoine* à la métaphore visuelle du *kaléidoscope*, plus gratifiante, cela pour aussitôt se demander si ce kaléidoscope-là est bien, comme il le pressent, le résultat de l'action d'un hasard-providentiel (à défaut de Dieu, en lequel alors il ne croit pas) qui jetterait dans l'âme de ceux qui « prétendent vouloir peindre toutes les affections et le cœur humain », « toutes ces affections mêmes, afin qu'ils puissent par la force de leur imagination ressentir ce qu'ils peignent⁴ ». Vision providentialiste du génie, et de son génie propre tout d'abord, qui apparaît ici, quand on connaît la suite, comme une intuition remarquablement lucide de son fonctionnement futur en tant que romancier porté à faire roman de ses moi multiples, à kaléidoscoper ses vies imaginaires.

5. De Balzac écrivain du moi à Balzac romancier

C'est dans cette même lettre que Balzac prélude en disant : « Je m'étudie moi-même », comme le l'ai déjà rappelé, insistant ainsi sur la dimension gnoséologique de son activité introspective – là aussi, mais sans trop le dire, dans le lignage de Rousseau. Mais Balzac enchaîne aussitôt sur une affirmation qui change tout : « Je m'étudie moi-même *comme je pourrais le faire pour un autre*⁵. » Formule essentielle, car elle confirme le nécessaire rapport à l'autre qui, très vite, s'empare du Balzac soucieux de soi, le pousse hors de ses gonds, cet autre fût-il, comme ici, un autre lui-même : *soi-même comme un autre* selon la belle formule de Paul Ricœur. Une telle formulation, d'emblée, du projet autobiographique d'étude de soi me semble d'une clarté lumineuse, en ce qu'elle offre, par avance, une sorte de plaque tournante entre le Balzac écrivain du moi et le Balzac romancier : celui qui, parti de soi, en vient nécessairement à passer, quitte à s'y engoutir sans retour, du moins en apparence, aux autres comme soi.

C'est là une formule qui, avant même que les romans ne la mettent en acte systématiquement, et ne multiplient les gammes de ses autres soi-même, Balzac essaie, à titre préfaciel en quelque sorte, dans l'écriture même de ses lettres. *Soi-même comme un autre*, cela s'expérimente d'abord au ras de l'écriture épistolaire, dans les multiples autoportraits à la troisième personne qu'il trace de lui au fil de la plume par de brèves formules, qui ont cette vertu de multiplier, sans crier gare, ses image de soi dans le palais de glaces épistolaire, tout en leur donnant un commencement

1. Voir sous ce titre mon introduction à *Balzac et la crise des identités*, sous la direction d'Emmanuelle Cullmann, José-Luis Diaz, Boris Lyon-Caen, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2005.

2. « Nous ne nous donnons pas nos caractères, nous les subissons », lettre à Mme d'Abrantès, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 265.

3. *Ibid.*, p. 270.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 269. Pour les références suivantes, je ne donne que la page entre parenthèses.

d'objectivité. Le voici donc tour à tour devenu « le petit Brisquet d'Honoré¹ », « votre pendarde de frère » (48), « le célibataire du 3^e » (31), « Sophocle cadet » (63), « Perrette avec son pot au lait » (42), « un Brutus en abrégé » (45), « un cadet de Gascogne » (39), un « pauvre hère » (97), un « écrivain public et poète français à 2 fr la page » (118), « ton illustre frère » (52), « un pater dolorosa » (58), « un magot de la Chine » (51), « un pauvre grigou de frère » (160), mais aussi « M. Moi-même » (30) – pour autant que Balzac désigne ainsi, non sa noble personne vue sous l'angle autobiographique, comme chez Stendhal, mais le valet auquel il doit faire appel pour les corvées de la vie courante, le Sancho Panza de ce Don Quichotte de la tragédie classique, qu'il est obligé de jouer lui-même. Le voici ailleurs écrivain dandy sous les espèces de Lord R'hoone, « l'homme à la mode », qui a « des bonnes fortunes en foule² ». Le voici plus tard devenu le timide et fragile « bachelier Saint-Aubin³ », car le pseudonyme a aussi cette fonction, de pouvoir le faire sortir de soi, pour devenir quelques autres *ad libitum*, auxquels leur seule désignation onomastique apporte un commencement d'objectivation, de manière moins exubérante, il est vrai, que chez Henri Beyle. De même, il multiplie les formules désignant l'autre protagoniste essentiel de l'enclos épistolaire, sa sœur Laure : « cher Omar » (60), « mon Momus » (59), « Laure-Dusseck-Balzac-Grétry charmante sœur-riri-pan-pan-croque-note » (60), « belle et tendre soupirante du languedocien Pétrarque », etc. Même jeu, même, pour sa servante de la rue Lesdiguières, qui devient « la mère Iris-Comin » (49), « la mère Lantimèche » (49), etc., comme pour bien d'autres correspondants ou bien d'autres personnages réapparaissant de ce roman épistolaire que finit par former sa correspondance.

Voici donc ainsi déjà lancée, et appliquée pour l'instant à la petite semaine, une logique structurale qui explique comment le Balzac soucieux de soi a dû, par nécessité, devenir romancier : pour donner existence à toutes ses hypostases au fil de la plume, pour l'instant purement *formuliques*, pour lui emprunter une expression⁴. Cela sans renoncer à son tropisme subjectif premier, mais en le convertissant, pour être mieux en mesure de réussir à être soi : en réalisant, par les voies de l'imaginaire, quelques-uns de ses infinis possibles, tout en renonçant à la clôture avare du simple analyste de soi, jaloux de délimiter le territoire de son moi et peu porté à en sortir.

Si l'on voulait avoir la démonstration, par la réciproque en quelque sorte, de la nécessité chez Balzac d'une telle structure nodale, il suffirait de relire le début de *Facino Cane* et son admirable formule : « mon âme passa dans le corps du joueur de clarinette⁵ », révélatrice de la structure profonde de ce qu'on doit bien appeler non pas l'écriture, mais bien, là aussi, l'*expérience romancière* de Balzac, en tant que prolongement nécessaire et nécessairement réglé de son expérience de soi. Cela, au prix, non plus seulement d'une conscience de l'altérité propre, mais d'un mouvement plus radical encore d'absorption de soi par l'autre, l'autre quelconque (ici un artiste de bas étage), puisqu'il suffit que cet autre, quel qu'il soit, se trouve doté d'une extraordinaire présence, d'une pure *existence* d'autant plus superlative qu'injustifiée, pour qu'il devienne soudain habitable, par l'écrivain de soi promu, en ce moment de fulguration de l'autre, romancier. Formule en miroir par rapport à celle qui ouvre ce que Balzac appelle, *in fine*, sa « confession » à Mme d'Abrantés (« je m'étudie moi-même... »), confession extraordinaire qu'il termine par un geste faussement méprisant, comme pour en souligner, par l'accent conclusif et de manière dénégative, l'importance : « En voilà assez sur moi. J'espère qu'après une telle confession vous ne me ferez plus parler de moi-même⁶. »

Pouvant s'étudier lui-même comme un autre dès 1825, voici Balzac en 1836 tout entier passé, armes et bagages, dans le camp et dans le corps de l'autre. Désireux de se laisser aspirer, engloutir,

1. Lettre à Laure Surville, fin janvier ou début février 1822, *Corr.*, t. I, p. 133.

2. *Ibid.*

3. Lettre à Jean Thomassy, 18 octobre 1823, *Corr.*, t. I, p. 226.

4. Lettre à Mme d'Abrantés, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 265.

5. « [...] tout fut dit, la noce et sa musique disparut, ma curiosité fut excitée au plus haut degré, car mon âme passa dans le corps du joueur de clarinette », *Facino Cane*, *CH*, t. VI, p. 1022.

6. Lettre à Mme d'Abrantés, 22 juillet 1825, *Corr.*, t. I, p. 270.

manger par l'autre, à l'infini, après avoir commencé par s'éprouver lui-même expérimentalement *comme un autre*.

Mais une telle structure ne serait pas vraiment complète si l'on n'y ajoutait un complément, lui aussi structurel : la conscience aigüe que Balzac manifeste, dès son *Discours sur l'immortalité de l'âme* en 1818, et donc dès sa naissance intellectuelle, que l'autre, à son tour, est lui-même *altéré*, si l'on peut dire, car il est, non pas un moi sûr et consistant, mais, lui aussi, plusieurs autres à l'infini :

Toutes les choses humaines ont autant de côtés qu'il y a de personnes qui les considèrent¹.

Les choses, certes, mais aussi ces autres êtres au monde que sont les personnes. Effet camembert, de mise en abyme, de la conscience qu'a Balzac de l'altération structurelle des identités, de leur perversion native et fondamentale. C'est là une idée qu'il répète presque dans les mêmes termes, et à laquelle il commence à donner une illustration dans *Une heure de ma vie*, en 1821 : « Les choses humaines ont autant de faces que de gens qui les envisagent² », avant de lui donner une géniale expression narrative en 1832, avec *Madame Firmiani*, dont voici en quelque sorte la formule générative : « C'est une chose curieuse et agréable que d'écouter les différentes acceptions ou versions données sur une même chose ou sur un même événement par chacune des Espèces qui composent la monographie du Parisien [...]»³. » Formule qui déjà nous met bien près de la célèbre formule de Proust à propos de Swann vu de Combray, au début de la *Recherche* : « Notre personnalité est une création de la pensée des autres. »

De quoi éloigner, du moins en apparence, l'analyste de soi initial d'un cran supplémentaire par rapport à sa primitive pulsion de relation intime à soi, puisque, du coup, après être passé dans un premier temps de soi aux autres, Balzac rajoute un niveau de plus à son expérience de l'altérité et donc un cran de plus à sa distance de soi à soi, en manifestant ainsi vouloir faire, par procuration, l'épreuve de l'altérité des autres.

Mais de quoi pourtant aussi le faire revenir à soi, à sa propre expérience primitive d'une *mêmeté* compromise, d'une altérité intime et d'une *ipséité* impossible, – parce que sitôt bousculée et transcendée par la conscience quasi immédiate qui est celle du *chercheur de soi* d'être, non seulement un autre mais plusieurs autres, sous peine, on l'a vu, de risquer de n'être personne ; et donc aussi par l'obligation où il est d'en tirer conséquence, en faisant sortir de son sein une multiplicité kaléidoscopique de personnages, vécus de l'intérieur, grâce au don de métamorphose que le hasard bienveillant lui a offert, traité par lui tantôt sur le registre pluraliste de Protée (celui de Mistrigris ou de Bixiou), tantôt sur le registre plus absolu de Faust ou de Prométhée (celui de Vautrin).

Mais cela, *pour se réaliser vraiment*, pour réussir à actualiser le maximum de ses potentialités propres, pour pouvoir être soi de manière multiple, c'est-à-dire plusieurs autres, Vautrin mais aussi Bixiou, Rastignac mais aussi Louis Lambert, Pauline mais aussi Foedora. *La Comédie humaine* tout entière devient ainsi une sorte d'autobiographie à rallonges, consistant, non pas à raconter sa vie propre, et à en accepter les limites et la finitude, mais à mettre en récit à l'infini ses intimes possibles fictionnels.

Ce que confirment à leur manière, tout aussi bien Baudelaire que Gautier, lecteurs intimes et intenses de Balzac, selon la juste appréciation de Yannick Roy : « "C'est bien Balzac lui-même", dit Baudelaire en parlant indistinctement de tous les personnages de *La Comédie humaine* ; et

1. *Discours sur l'immortalité de l'âme*, 1818, OD, t. I, p. 555.

2. *Une heure de ma vie*, OD, t. I, p. 881.

3. *Madame Firmiani*, CH, t. II, p. 142.

Gautier, évoquant lui aussi tous ces personnages et cherchant à définir le lien qui unit Balzac à cette foule, trouve cette phrase curieuse, presque boiteuse : “ il [...] était eux-mêmes”¹. »

Mais cela, pour parvenir à être soi, en un sens plus plein encore que l’intimiste, censé se contenter d’un moi à la portion congrue. Pour pouvoir signer de son nom ses multiples « esthétiques de l’existence ».

José-Luis DIAZ
Université Paris-Diderot

1. Yannick Roy, « La volonté balzacienne comme donnée formelle de *La Comédie humaine* », Dossier « Vies possibles, vies romanesques », *Itinéraires*, 2010-1, p. 31-39, mis en ligne le 01 mai 2010, consulté le 08 décembre 2016. URL : <http://itineraires.revues.org/2147> ; DOI : 10.4000/itineraires.2147

Bibliographie

-) *Balzac et la crise des identités*, sous la direction d'Emmanuelle Cullmann, J.-L. Diaz, Boris Lyon-Caen, Piro, 2005
-) Jean-Louis Chrétien, *Conscience et roman*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2009.
 -) I: La conscience au grand jour
 -) Chap I : L'exposition de l'intime dans le roman moderne
 -) Chap. II : Stendhal et le cœur humain presque à nu
 -) Chapitre III : Lire dans les cœurs avec Balzac
-) Pierre Citron, *Dans Balzac*, Paris, Seuil, 1986.
-) Brigitte et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, « Pour une histoire de l'intime et de ses variations », 2009-4. <https://itineraires.revues.org/1052>
-) Michel Foucault, « L'écriture de soi », *Corps écrit*, n° 5, « L'Autoportrait », février 1983, p. 3-23, repris dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 415-430.
-) Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
-) Henri Gauthier, *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, Droz, 1984.
-) Georges Gusdorf, *La Découverte de soi*, Paris, PUF, 1948.
-) Daniel Madelénat, *L'Intimisme*, Paris, PUF, « Littératures modernes », 1989.
-) Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.
-) Yannick Roy, « La volonté balzacienne comme donnée formelle de La Comédie humaine », Dossier « Vies possibles, vies romanesques », *Itinéraires*, 2010-1, p. 31-39, mis en ligne le 01 mai 2010, consulté le 08 décembre 2016. URL : <http://itineraires.revues.org/2147> ; DOI : 10.4000/itineraires.2147